

CENT VOIX

VOIR LE MONDE AVEC LES YEUX DES AUTRES
DANSER LA POSSIBILITÉ D'UN AILLEURS
DIRE AVEC JUSTESSE
JE NE SUIS PAS TRAÎTÉ AVEC JUSTICE
UNE MACHINE !

16
mars

juin

MARSEILLE
2022

12

THÉÂTRE
DANSE
LITTÉRATURE
CINÉMA
EXPOSITIONS
CONFÉRENCES
RENCONTRES



BIENNALE

DES ÉCRITURES DU RÉEL

THEATRELACITE.COM

MARSEILLE

Une biennale engagée

La sixième Biennale des écritures du réel se tiendra à Marseille, du 16 mars au 12 juin, avec 70 propositions. Cette manifestation, portée par le Théâtre La Cité, défend un théâtre engagé qui explore de nouvelles relations entre art et société ainsi qu'entre artistes et publics. Une performance pour l'espace public de Nadège Prugnard, *Feu!*, interrogera la violence légitime face aux systèmes de



Feu ! de Nadège Prugnard

domination capitaliste. *Cosmo.s* sera interprété par Julie Villeneuve avec son chien, *Migrations : parcours de vies, histoires de soins* est un spectacle créé par des chercheurs. Michel André mettra en scène une conférence théâtralisée à partir d'un texte de François Gemenne, spécialiste des migrations environnementales, également invité à donner une

conférence. L'écrivain Alain Damasio présentera un concert-littéraire avec le guitariste Yan Péchin autour de son roman *Les Furtifs*, avant une marche-concert participative avec le groupe Palo Alto. Plusieurs créations partagées seront montrées, comme *Viens on s'fait un rêve!* avec des étudiants, *Une danse pour un combat*, dirigée par Bouziane Bouteldja, *Atout genre(s)* ou un *Cabaret des travailleurs sociaux*. La Biennale est soutenue par le ministère de la Culture, la Direction régionale des affaires culturelles PACA et la préfecture déléguée à l'Égalité des chances des Bouches-du-Rhône. ■ NICOLAS DAMBRE

Appel à projets. «

Accompagner la transition numérique des entreprises culturelles et créatives» porté par la Caisse des dépôts offre encore deux fenêtres de tir pour déposer des dossiers, les 3 mai et 3 novembre 2022. Il a pour objectif d'accompagner le déploiement de nouvelles offres culturelles et artistiques fondées sur des innovations numériques, notamment dans le secteur du spectacle vivant. S'adressant à des acteurs proposant soit d'accompagner la maturation de projets à haut potentiel de développement, soit de capitaliser sur des preuves de concept préalablement éprouvées tant du point de vue technologique que des usages. Infos sur : <https://cdcinvestissementsdavenir.achatpublic.com/accueil/>

Appel à candidature.

Ouvert jusqu'au 10 mars 2022, le PARI! (Parcours d'accompagnement et de réflexion sur l'international) vise à permettre l'amorçage ou le redéploiement d'une

stratégie à l'international notamment de structures en arts de la scène/musique (compagnies, groupes, collectifs, ensembles...) autour de cinq axes principaux : mobilité artistique, mise en réseau, coopération culturelle, transmission et diffusion. Avec l'idée de considérer l'international dans sa globalité et ses potentiels de développement interne et externe pour les structures accompagnées. Au départ appelé DAI-Dispositif d'accompagnement sur l'international, initié en 2018 par le ministère de la Culture (DGCA / Bureau des affaires européennes et internationales, il est développé depuis en collaboration avec l'Institut français, sur le site duquel on peut candidater.

Colline. Les rencontres européennes de la création artistique se tiendront le 4 mars prochain au Théâtre national de la Colline à Paris, de 9 h à 19 h. Accueillant de nombreuses personnalités du spectacle

vivant, introduites par Roselyne Bachelot et Mariya Gabriel, Commissaire européenne à l'innovation, la recherche, la culture, l'éducation et la jeunesse, elles s'articuleront autour de deux temps forts. Le premier permettra d'évaluer l'impact de la crise sanitaire tant sur la production et la diffusion des œuvres artistiques, la situation des créateurs que sur les usages et comportements du public. Le second temps fort de ce colloque sera consacré aux moyens de mettre en œuvre la coopération et les coproductions artistiques européennes et d'encourager la mobilité des œuvres et des artistes. Il sera l'occasion de faire le point sur les outils de soutien mis en place par l'Europe, au premier rang desquels le programme «Europe créative», mais aussi d'autres sources

de financement. Inscriptions : <https://delegues.accreditation-eu2022.fr/secured/login>

Trajectoires.

Les Rencontres interrégionales et internationales de diffusion artistique (RIDA), qui devaient se tenir au Forum Jacques-Prévert à Carros les 24 et 25 janvier ont été reportées à 2022-2023. La période sanitaire a contraint de nombreux invités à annuler. Ce festival est organisé par le Forum Jacques-Prévert (financé à hauteur de 530 000 € par la ville de Carros) et porté par quatre théâtres (Théâtre national de Nice, Théâtre de Grasse, Scène 55 et Théâtre la Licorne), un centre culturel (le Forum Jacques-Prévert), un lieu de résidence et de création (l'Entre-Pont), un musée (le Mamac) et une médiathèque (médiathèque de Mouans-Sartoux).

AVIS D'ATTRIBUTION DE CONCESSION

VILLE DE
Saint-Malo

Hôtel de Ville, Place Chateaubriand, CS 21826 (Direction de la Culture),

Délégation de service public pour l'exploitation de deux théâtres, L'Hermine (801 places) et le Chateaubriand (318 places), en application des articles L. 1411-1 du CGCT et du code de la commande publique

Prestations : définition et mise en œuvre du projet artistique et culturel, dans le respect des orientations définies par la Ville; intégration de l'équipe-ment au sein du tissu culturel et associatif; accueil des différentes typologies d'usagers; gestion administrative et financière du service; maintien en parfait état de fonctionnement des ouvrages; devoir général de conseil envers la collectivité.

Critères d'attribution : la concession est attribuée sur la base des critères énoncés dans les documents du marché (qualité technique et qualité financière).

Opérateur en faveur duquel une décision d'attribution de la concession a été prise : SAS Culture et Avenir, 12, bd Villebois Mareuil 35400 Saint-Malo.

Date de la signature de la convention par la Ville de Saint-Malo : 7 janvier 2022.

Date de décision d'attribution de la concession : 16 décembre 2021

Durée de la concession : 5 ans à compter du 1/01/2022. Code NUTS FR523.

Valeur totale estimée du marché : 7 500 000 € HT.

Classification CPV 92320000.

Contrat consultable sur demande : culture@saint-malo.fr
Ville de Saint-Malo Place Chateaubriand CS 21826 35418 Saint-Malo cedex

Instance chargée des procédures de recours : Tribunal Administratif de Rennes, Hôtel de Bizien, 3, Contour de la Motte- CS44416 Rennes 35044

Date d'envoi du présent avis : 18 février 2022

Cosmo.s, un duo qui a du chien

Insolite et belle ouverture que *Cosmo.s*, duo entre une comédienne auteure, Julie Villeneuve, et son chien Cosmo, pour la Biennale des écritures du réel, qui égrainera ses rendez-vous jusqu'au 12 juin en divers lieux (lire encadré). Joué mercredi et jeudi au théâtre de La Cité, *Cosmo.s* est une petite perle d'écriture et de mise en scène, le chien prenant toute sa part dans l'occupation de l'espace. Ce texte fort parle de l'amour inconditionnel entre l'homme et l'animal, mais aborde aussi bien d'autres sujets avec délicatesse et humour.

Cosmo vit dans le présent (*"quand je me réveille, je sens son immense appétit pour la journée qui commence et sa joie de me voir"*), aime sans juger. Comme Argus, le chien d'Ulysse qui reconnaît son maître après vingt ans d'absence malgré ses traits vieillis et son déguisement, Cosmo aime sa maîtresse d'un amour qui va *"au-delà de la peau", "des apparences"*.

La mise en scène fait toujours sens : dans une scène, Julie Villeneuve met la musique à fond et se met à nu en dansant, pour être animale, sans vêtements, au-delà du jugement social. La caméra nous permet de la



Parler du lien qui lie un chien à son maître ? C'est la proposition insolite et forte de Julie Villeneuve, présentée en ouverture de la Biennale des écritures du réel.

/PHOTO MATHIEU MANGARETTO

suivre dans son intimité, lorsqu'elle regarde des photos de famille ou écrit son journal, sans pudeur, mais sans exhibitionnisme. Son histoire est toujours le reflet d'autres histoires. Se dessine un portrait de femme, célibataire et sans enfant, jugée par la société. Riche, le texte parle d'amour, de la famille, des rituels sociaux, dont Noël dans une séquence désopi-

lante.

Outre Cosmo, une autre figure d'amour sert de fil rouge à la pièce et dans la vie de Julie Villeneuve, sa grand-mère. Une voix, un visage sont formidablement présents malgré l'absence. Un sacré souffle d'humanité qu'on trouve dans la relation aux autres, homme ou bête.

Marie-Eve BARBIER

À SUIVRE

La Biennale des écritures du réel se poursuit jusqu'au 12 juin dans une vingtaine de lieux. À suivre ce soir au théâtre de la Joliette, *"Du fado dans tes veines"*. Tout le programme sur www.theatrelacite.com

« C'est notre usine ! », une journée avec les coopérateurs à Scop-Ti

L'épopée des Scop-Ti, longue de quatre années de lutte, contée samedi, lors d'une journée consacrée à la rencontre des coopérateurs de l'usine dans le cadre du festival de la Biennale des écritures du réel par le Théâtre de la Cité.

MUSTAPHA CHTIOUI(/TAG/-/META/ MUSTAPHA-CHTIOUI) / GÉMENOS(/TAG/-/META/ GEMENOS) /
28/03/2022 | 09H36



Une rencontre avec les coopérateurs de cette usine pas comme les autres a été organisée samedi. PHOTO baptiste le quiniou

Visite de l'usine, spectacle, concert, convivialité... Tout un programme pour cette journée dénommée « *C'est notre usine !* » qui s'est déroulée, samedi, dans le cadre du festival de la Biennale des écritures du réel qui se tient jusqu'au 12 juin.

du politique et du poétique, à questionner le monde avec les yeux des autres.

« *C'est dans le cadre de cette Biennale que notre usine est, pendant cette journée, un lieu de rencontres et d'échanges sur notre expérience avec des temps festifs et créatifs* », confie Olivier Leberquier, le président du conseil d'administration de Scop-Ti.

Dès le début de l'après-midi, les coopérateurs de Scop-Ti ont ouvert leurs portes et invité les visiteurs à découvrir les installations de leur usine, son fonctionnement coopératif et l'outil de travail qu'ils ont gagné de longue lutte contre le géant de l'agroalimentaire Unilever.

Après la visite, François Wong a animé deux représentations de son spectacle « *1336... et après ?* », où il restitue les sons et les paroles qu'il était venu collecter, entre 2018 et 2021, au sein même de l'usine. « *Le résultat a donné lieu à une pièce de musique électroacoustique et une lecture personnelle de cette histoire, la nôtre, ancrée dans la lutte et l'émancipation* », indique Olivier Leberquier.

Une aventure sociale exceptionnelle

Un concert qui a été diffusé simultanément sur Radio Grenouille et qui a été suivi d'une pause conviviale permettant aux visiteurs de déguster les variétés de thé et infusions de 1336.

« *Parole de Fralib* », un des temps forts de cette journée où le comédien Philippe Durand est venu poser le texte (qu'il a écrit, mis en scène et interprété) dans les lieux où se sont déroulés les événements qui ont conduit à la création de cette coopérative ouvrière en 2014. Un texte qui raconte l'épopée des ex-Fralibiens (devenus depuis les coopérateurs de leur usine) et de leurs 1 336 jours de lutte. « *Je suis allé à la rencontre des ouvriers de Scop-Ti dans leur usine, peu de temps avant le lancement de leur nouvelle marque* », rapporte Philippe Durand. « *Ils racontent par ma voix cette aventure sociale d'exception*. » Apéro et scène ouverte, avec Los Fralibos, ont clôturé cette journée.

Pour plus d'infos sur la biennale : <https://www.theatrelacite.com/>

Arts & Scènes

Avec “Scènes de violences conjugales”, Gérard Watkins s’empare à bras-le-corps de la violence faite aux femmes

par **fabiennearvers**
Publié le 31 mars 2022 à 19h21
Mis à jour le 5 avril 2022 à 15h27



↑
“Scènes de violence conjugale” de Gérard Watkins © Elena Mazzarino

Présenté dans le cadre de la Biennale des écritures du réel 2022 à Marseille, le spectacle de Gérard Watkins cerne sans fard la question de la violence conjugale, des deux côtés de la lorgnette : victimes et bourreaux.

“la violence faite aux femmes. Violences physiques, psychologiques, sexuelles, économiques, administratives et sociales. Une pratique héritée du droit du plus fort qui perdure au moment où la femme revendique sa juste place, équitable, au sein d’une société où la domination masculine est toujours prégnante”.

Pour autant, son spectacle ne relève jamais du théâtre documentaire. Il s’agit, comme toujours avec Gérard Watkins, d’une écriture de plateau et dramaturgique née d’improvisations avec ses acteur·trices, menées en parallèle de leurs rencontres avec différent·es membres actif·ves de la société civile et publique en lutte pour enrayer la violence. De l’Observatoire de la violence envers les femmes du 93, en Seine-Saint-Denis, à Françoise Guyot, vice-procureure, chargée de mission auprès du procureur de la République pour les affaires de violences conjugales, et des stages de sensibilisation pour des hommes ayant commis des actes d’agression aux échanges avec la victimologue Azucena Chavez, cette immersion dans le réel donne son armature au spectacle qui se penche sur la genèse du passage à l’acte violent, fait ressentir l’état de sidération des victimes, tout en laissant voir une possible libération de la violence subie ou donnée.

États des corps

La scénographie minimaliste, constituée d’un lit conjugal placé en avant-scène que prolonge une estrade triangulaire, surmontée par la batterie de la musicienne Yuko Oshima, tient plus de l’installation performative que d’un décor de théâtre. Un espace vide apte à prendre en charge les histoires si ressemblantes de ces deux couples si différents que forment d’un côté Rachida, d’origine algérienne ayant fui un père violent, et Liam, issu d’un milieu provincial et populaire ; et de l’autre, Annie, mère de deux enfants de deux pères différents, et Pascal, photographe, appartenant respectivement à la classe moyenne et bourgeoise et qui se rencontrent au mitan de leur vie. Un refus du naturalisme que renforce encore la présence en permanence des interprètes qui jouent les deux couples sur le plateau, tous formidables et d’un engagement dans leur personnage qui force le respect, les un·es observant les autres en silence. Tout repose sur la justesse des émotions et des états de corps, socle vibrant des mots pour le dire. C’est l’essentiel.

Biennale des écritures du réel du Théâtre la Cité, à Marseille du 16 mars au 12 juin.

Prochains rendez-vous : *Atout genre(s)*, mise en scène Carole Errante, 31 mars et 1^{er} avril. *Suivre quelqu’un*, une création de Laurent de Richemond et Stéphanie Louit, les 1^{er} et 2 avril. Une soirée avec Frédérique Lecomte le 4 avril avec le spectacle *Le Cabaret de la Madone* et le film *Congo Paradiso*.

Scènes de violences conjugales, un spectacle de Gérard Watkins – Perdita Ensemble. Avec Hayet Darwich, Julie Denisse, David Gouhier, Maxime Lévêque, Yuko Oshima. Au 11 d’Avignon, du 7 au 29 juillet (relâche les 11, 19 et 26 juillet).

[cafeyn](#) [Gérard Watkins](#) [Ingmar Bergman](#)

La rédaction vous recommande

- [Silvia Costa signe une “Julie” d’anthologie à l’Opéra national de Lorraine](#) **Abonné**
- [“STARs” : Pascal Rambert propose un éloge poétique des travailleurs invisibles](#) **Abonné**

À lire aussi



Comme pour organiser le débat, et le nourrir d'éléments scientifiques ancrés dans notre époque, sophistiqués ou vulgarisés, la mise en scène d'Emmanuel Demarcy-Mota – en collaboration avec François Regnault et Christophe Lemaire – explore diverses formes de théâtralité et d'esthétique : flash-back constitutifs de situations et de lieux, utilisation de la vidéo pour accentuer ou jouer de décalages. Une foule de personnages, à la fois singuliers ou éléments d'un oratorio, vont ainsi se déployer, tantôt apparaissant également découpés en ombres chinoises ou portant des masques, interprétés par les onze comédiens de la troupe du Théâtre de la Ville (Mathias Zakhar, Ludovic Parfait Goma, Valérie Dashwood, Marie-France Alvarez, Sarah Karbasnikoff, Anne Duverneuil, Céline Carrère, Charles-Roger Bour, Jauris Casanova, Gérald Maillet, Stéphane Krähenbühl). Sur le plateau sont alors convoqués un ethnologue, un prêtre, un homme d'affaires, un inspecteur, des témoins et jurés. Tous vont porter

L'épilogue rappelle que les évolutions technologiques « interrogent notre libre arbitre ».

la controverse jusqu'en direction du public. Il s'agit de savoir si l'espèce *Paranthropus erectus*, plus simplement appelée Tropi (et totalement inventée par Vercors), appartient à l'espèce humaine. Dans la négative, on pourrait alors l'exploiter à volonté et sans scrupules, tout comme la colonisation a pu prétendre assujettir tous les peuples considérés comme inférieurs.

Si, au final, la présidente du jury va estimer que la victime appartient à l'espèce humaine mais que Douglas Templemore, ne pouvant le savoir, « est déclaré à l'unanimité non coupable », il ne s'agit pas d'en rester là. Un épilogue lanceur d'alerte nous rappelle que les évolutions technologiques et biologiques sont liées aux intérêts économiques et qu'elles « engagent l'avenir de l'humanité » et « interrogent notre libre arbitre ». Un libre arbitre que Vercors mit sans cesse en pratique, que ce soit lorsqu'il entra dans la Résistance ou lorsqu'il se mobilisa pour le combat anticolonialiste et « le droit à l'insoumission dans la guerre d'Algérie ». Cette présence à l'Histoire est peut-être ce qui différencie l'homme de l'animal. ■

MARINA DA SILVA

Zoo, jusqu'au 12 avril au Théâtre de la Ville-Espace Cardin, 1, avenue Gabriel, Paris 8^e. Rens. : 0142 74 22 77.

La tyrannie masculine découpée au scalpel

THÉÂTRE Dans le cadre de la 6^e Biennale des écritures du réel, qui font dialoguer art, politique et société, Gérard Watkins présente *Scènes de violences conjugales*.

Marseille (Bouches-du-Rhône), envoyé spécial.

Dominant quelques estrades qui deviendront forêt, rue ou logement, une plateforme accueille la batterie que fait vibrer la compositrice Yuko Oshima. Deux couples se présentent : Rachida (Hayet Darwich) et Liam (Maxime Lévêque). Ils sont jeunes et « issus d'un milieu violent et précaire ». Annie (Julie Denisse) et Pascal (David Gouhier) « sont au milieu de leur vie respectivement de classe moyenne et bourgeoise ». Ces définitions, que donne le metteur en scène Gérard Watkins, soulignent combien son texte est tracé au cordeau. Il dit « au scalpel et au laser ».

Créé en 2016, *Scènes de violences conjugales* aurait dû entamer une nouvelle vie en ouvrant en 2020 à Marseille la Biennale des écritures du réel, épisode vaporisé par le Covid. Et c'est finalement cette année, pour la 6^e édition de ce rendez-vous qui se déploie pendant trois mois dans la cité phocéenne, que le travail

passionné du Perdita Ensemble revient à la scène. La première vie du spectacle s'est déroulée avant la bombe de la ténébreuse affaire Weinstein, à la veille de l'emballement salubre du mouvement #MeToo, décliné dans de nombreux pays, dont la France avec #balancetonporc. L'actualité brûlante a ainsi rattrapé la pièce, et il n'est pas anodin que le public, à l'heure des saluts, se lève désormais pour applaudir l'équipe.

LA SOIF SANS LIMITE DU POUVOIR SUR L'AUTRE

Évoluant dans deux univers que rien ne rapproche, Rachida et Liam comme Annie et Pascal glissent progressivement dans une violence domestique qui les réunit à leur insu. Cet emballage est d'abord celui des mots qui font mal à l'âme, puis celui qui cogne, qui viole, qui provoque des hémorragies, qui conduit à l'hôpital. Cette violence des mâles, éructant leur malaise ou le crachant dans de jolies phrases, est toujours la même, submergés qu'ils sont par leur soif sans limite de pouvoir tyrannique. Et les victimes sont leurs femmes. Certes, la distance que permet le théâtre rend l'affaire supportable. Pour autant, comme le dit encore Watkins, il s'agit, « comme

le faisait jadis Henrik Ibsen, (de) prendre le personnage par le collet et de ne pas le lâcher jusqu'à ce qu'il ait accompli sa destinée ».

UN REGARD MAL INTERPRÉTÉ, UNE MAYONNAISE RATÉE...

Le récit, écrit à partir d'improvisations, s'appuie sur plusieurs études et rencontres, notamment avec les animatrices de l'Observatoire des violences envers les femmes, créé en Seine Saint-Denis en 2002. « Je ne veux pas faire un spectacle de propagande, un spectacle "social" comme on en voit parfois où tout le monde est d'accord à l'issue de la représentation », précise le metteur en scène. Le résultat, bouillonnant, se veut froid. Comme un rapport de police. Un regard mal échangé, une recette de mayonnaise oubliée, entraîne les deux couples dans un monde noir et sans retour. Sans échappatoire possible. Mais cette violence disséquée est hygiénique, utile à la société humaine. ■

GÉRALD ROSSI

Scènes de violences conjugales, jusqu'au 12 juin à Marseille, Biennale des écritures du réel. www.theatreclacite.com et 04.91.53.95.61. La pièce sera au 11, pendant le Festival d'Avignon (off) du 7 au 30 juillet.

On apprend, avec tristesse, la mort de Jacques Rosner, comédien, metteur en scène, responsable avisé d'institutions publiques. Né en 1936 à Lyon, il suit les cours d'art dramatique de Suzette Guillaud. En 1953, il y rencontre Roger Planchon. Dans l'esprit de la décentralisation envisagée par Vilar et la reconnaissance de la dramaturgie de Brecht, les deux hommes collaboreront étroitement jusqu'en 1970, depuis le Théâtre de la Comédie de Lyon jusqu'à la fondation du Théâtre de la Cité de Villeurbanne. Rosner sera dans maintes distributions de pièces de Brecht et de Shakespeare, tout en assistant Planchon assidûment. En 1962, avec *la Vie imaginaire de l'éboueur Auguste G.*, d'Armand Gatti, il signe sa première mise en scène. Il en réalisera une soixantaine au long de sa vie, de pièces de Planchon (*Patte blanche*, *le Cochon noir*, *l'Infâme*), de Brecht (*la Mère*, *Maître Puntila et son valet Matti*), Shakespeare (*Macbeth*, *Jules César*), Tchekhov (*la Cerisaie*, *Ivanov*), Sean O'Casey (*Poussière pourpre*), Roger Vitrac (*le Coup de Trafalgar*), Claudel (*Partage de midi*), Witold Gombrowicz (*Opérette*, *Yvonne, princesse de Bourgogne*, *le Mariage*), Jean-Claude Grumberg



LA CHRONIQUE THÉÂTRE DE JEAN-PIERRE LÉONARDINI

Jacques Rosner en toute dignité

(Dreyfus), Max Jacob (*le Terrain Bouchaballe*, dans une ingénieuse scénographie du peintre Max Schoendorff), et d'O'Neill, Thomas Bernhard, Ingmar Bergman, Molière, Marivaux, Arnold Wesker... Il a assuré plusieurs réalisations à la Comédie-Française.

Nommé en 1974 à la direction du centre dramatique national du Nord, à Tourcoing, Jacques Rosner fait construire

à Villeneuve-d'Ascq le Théâtre de la Rose des vents. Trois ans plus tard, Michel Guy, secrétaire d'État à la Culture, lui confie la direction du Conservatoire national supérieur d'art dramatique, qu'il dépoussière hardiment. Il réforme les études, annule l'enseignement des disciplines traditionnelles, auxquelles il substitue l'accompagnement des futurs comédiens par des maîtres praticiens, au sein d'un parcours artistique librement consenti. Il supprime le concours de sortie. Jack Lang, en 1983, le nomme à la tête du centre dramatique de Midi-Pyrénées (Théâtre Daniel-Sorano) à Toulouse. Il y demeure jusqu'en 1995, met sur pied une école, constitue une équipe de direction efficace, ouvre grand les portes à de jeunes compagnies et mène à bien la construction d'un nouveau théâtre, qui sera inauguré en 1997.

Homme doux et courtois, doté d'un sens de l'humour extrêmement subtil, Jacques Rosner n'eut de cesse de se montrer ferme sur les principes civiques du théâtre public. Ses obsèques auront lieu mercredi 6 avril, à Bonnebosq (Calvados), où il s'était retiré avec Nicole, son épouse, à laquelle nous pensons très fort. ■

Avec Alain Damasio, chasser les "furtifs" à Marseille

L'auteur de science-fiction propose deux rendez-vous à Marseille, sa ville d'adoption : un concert de "rock fiction" et une "marche des clameurs", à l'invitation du théâtre La Cité

Depuis *La Horde du Contrevent*, chacun de ses romans de science-fiction est attendu avec impatience par une communauté de fans. Dans l'un de ses derniers ouvrages, *Les furtifs* (2019), Alain Damasio décrit la quête d'un père à la recherche de sa fille disparue en 2040, dans une société transformée par le marketing personnalisé, la privatisation des grandes villes, LVMH-Paris, Nestl'yon... Avec son imaginaire débridé, l'écrivain pointe les dérives de nos modes de vie, comme notre dépendance aux smartphones.

Au téléphone - un numéro fixe, en cohérence avec sa philosophie - l'auteur nous répond, jovial : il tutoie volontiers et parle avec enthousiasme de son projet marseillais qui "*donne vie*" dans les rues de la cité à son ouvrage d'anticipation.

"À Marseille, l'émeute, l'insurrection sont latentes."

Vous présentez ce soir "Entrer dans la couleur" avec le guitariste Yan Péchin, collaborateur de Bashung entre autres. Comment sa musique vous porte-t-elle ?

Yan est un grand improvisateur qui a 40 ans de carrière. Il porte le texte comme une partition. C'est ce qu'il dit : "*Je n'ai pas de partition, je m'appuie sur les mots, les inflexions, selon l'histoire, les énergies de colère ou de mélancolie.*" J'aime beaucoup son côté rock : c'est un type d'énergie qui se perd, on est beaucoup dans l'électro, dans le travail des sons avec des machines. Il a un rack avec des pédales d'effets. Il a un son pur pour moi, issu du rock des années 1970-1980. Cela fait du bien d'entendre ses cordes.

On entend beaucoup les textures, les grains sonores...

Oui, il a deux guitares, acoustique et électrique, et travaille énormément la texture. Il peut avoir un son grinçant, boisé, velours, et à d'autres moments métallique. Il a cette faculté de donner des couleurs très différentes.

Vous, en revanche, n'improvisiez pas ?

Non, je connais le texte par cœur ! Je me laisse de la marge sur le slam final et entre les morceaux.

Avez-vous la tentation de chanter ?

C'est la prochaine étape (Il rit). Au départ, j'écrivais mes textes, isolé, et je n'aurais jamais imaginé les lire. Puis je les ai lus dans



Alain Damasio sera ce soir en concert avec le guitariste Yan Péchin, collaborateur de Bashung entre autres.

/ PHOTO BENJAMIN BECHET

les rencontres de librairies, puis on est passé au concert. À certains moments, je me dis que si j'avais la faculté de chanter je pourrais porter certains morceaux à une autre échelle. C'est frustrant. À 52 ans, pourquoi ne pas apprendre le chant ?

"Entrer dans la couleur", est-ce le rouge de la révolte ?

Il y a plusieurs sens. Le livre permet de sortir du texte en noir et blanc, de passer en trois dimensions avec les lumières, la vidéo, et surtout le son de Yan qui a un spectre très large. Et il y a l'idée, politiquement, de sortir du niveau de grille où on essaie de nous enfermer, de nous anesthésier. Avec le numérique, à force d'être en distanciation, on ne vit plus les choses directement dans l'intensité en chair et en os. Je le vois quand je donne des cours en visio à mes étudiants : cela ne me laisse rien, cela ne crée pas de mémoire, pas d'échange. "Entrer dans la couleur", c'est revenir à quelque chose de charnel. J'adore les couleurs fauves, l'orange, le rouge.

Est-ce une expérience sensorielle ?

Oui avec le numérique, on utilise que le son et l'audio qui sont les deux sens les moins sensoriels finalement. L'odorat et le toucher le sont davantage.

Dans votre livre "Les Furtifs", la révolte se fomentait à Marseille. Cela allait-il de soi pour vous ? Marseille rebelle, c'est historique.

J'y habite depuis 13 ans. J'y passais souvent pour aller en

Corse, et nous avons décidé de nous y installer avec ma femme et ma famille. La ville a une dimension tumultueuse, une énergie explosive, intermittente. Sans parler du foot : mon père était entraîneur, j'ai une grosse culture foot. C'est une ville que je peux aussi trouver super glauque : un soir d'hiver, il n'y a personne, ça ne vit pas, et d'un coup ça explose. C'est une ville de tensions. Je suis lyonnais, alors je la vois toujours avec des yeux d'étranger. L'émeute, l'insurrection sont latentes : on l'a vu sur la Plaine et ailleurs, après l'effondrement des immeubles de la rue d'Aubagne le 5 novembre 2018, ou dans la présence d'une gauche municipale. Marseille est un foyer révolutionnaire potentiellement très fort. Et maintenant que je connais bien les lieux, il était évident de situer le livre ici.

Le parcours part du Vieux Port, se poursuit vers le Mucem, la Joliette, la tour de La Marseillaise.

Euroméditerranée a essayé de "*gentrifier*" Marseille, d'en faire quelque chose qui ne lui ressemble pas du tout. On utilise les mêmes techniques de "*gentrification*" que l'on voit partout ailleurs, des skylines en bord de mer qui sont faites par les mêmes architectes. J'aime beaucoup le Mucem, mais j'ai un problème avec la tour *La Marseillaise*. Elle ne se marie pas du tout avec celle de Zaha Hadid. Pour moi c'était une faute de goût. Chaque promoteur a fait son délire.

Marie-Eve BARBIER

CINÉMA

Notre sélection avec Séances spéciales



Au Vidéodrome 2 à Marseille, le cycle "Ardentes" met en avant les personnages féminins dans le cinéma d'animation.

/ PHOTO STUDIOS GHIBLI

Avant-premières, projections suivies d'un débat, cycles spéciaux, les rendez-vous à ne pas rater dans la région.

À MARSEILLE

Du 19 au 22 mai, Le Vidéodrome 2 présente *Ardentes*, un cycle de quatre films qui met en avant les personnages féminins dans le cinéma d'animation : *Belladonna of sadness* de Eiichi Yamamoto jeudi 19 mai à 20h30, *Perfect blue* de Satoshi Kon (interdit aux moins de 12 ans) vendredi 20 mai à 21h, *Le voyage de Chihiro* de Hayao Miyazaki samedi 21 mai à 20h30, *The night is short, walk on girl* de Masaaki Yuasa dimanche 22 mai à 20h30.

Le 21 mai à 18h, Le Gyptis présente en avant-première *Sur la route du Dakka* en présence du réalisateur Mickaël Clouet, une séance gratuite dans le cadre de La Belle Fête de Mai. Mickaël Clouet a accompagné dans ses concerts le musicien Jauk Armal, dont l'œuvre dakka et ses 60 ans de carrière ont marqué l'avant-garde dans le domaine de la musique Jazz avec des rythmes berbères. Le Gyptis consacre ainsi ce week-end au jazz marocain, avec une table ronde avant la projection.

LA CIOTAT

Dans le cadre de *Révisons nos classiques*, L'Eden-Théâtre propose le 19 mai à 18h *Accattone*, le premier film de Per Paolo Pasolini.

Dans les faubourgs de Rome, *Accattone*, souteneur de son état, vient de perdre Maddalena, celle qui, pour lui, se livrait à la prostitution. Stella, sa nouvelle protégée, va bouleverser sa vie...

PORT-DE-BOUC

Le 22 mai à 16h30 au Méliès, la réalisatrice Emilie Aussel présente *L'Été l'éternité*, dans le cadre des Tournées cinéma.

Le film évoque comment "*vivre et aimer du haut de ses 18 ans, plonger dans l'insouciance de l'été, perdre brutalement sa meilleure amie, s'apercevoir que rien ne dure toujours, renaitre.*"

APT

Le 21 mai à 16h, Le César Cinemovida propose une après-midi consacrée à l'animation japonaise avec trois projections et des animations dans le hall : *Belle de Mamoru Hosoda* à 16h, *My hero academia - world heroes' mission* de Kenji Nagasaki à 18h30, *Jujutsu kaisen* de Sung-ho Park à 21h30 (des scènes peuvent heurter la sensibilité des spectateurs).

PRATIQUE

"ENTRER DANS LA COULEUR"

Cette "rock fiction" a été imaginée avec Yan Péchin, ancien guitariste d'Alain Bashung, entre autres collaborations. Issus pour beau-coup du roman *Les furtifs*, les textes ciselés sont portés par la musique de Yan Péchin et la voix de leur auteur.

→ Ce soir à 20h, Espace Julien. 10/15€. Dès 10 ans. Réservation auprès du theatrelacite.com, 0614 13 07 49.

"LA MARCHÉ DES CLAMEURS"

Le théâtre La Cité a proposé à Alain Damasio de "donner vie au passage le plus fou de son roman : une gigantesque marche sonore, furtive et hybridée qui s'empare de la ville". "On organise un concert manif", explique l'écrivain. Le public suivra un camion scène ouverte avec le groupe Palo Alto. "*Les gens, les ados, les habitants pourront dire ce qu'ils pensent sur ce monde-là et parler de leur Marseille utopique.*" Des ateliers ont été organisés en amont au théâtre de La Cité et dans les lycées pour préparer cette clameur sur deux thèmes : "*Je suis l'enfant d'un monde...*" et "*Comment imaginez-vous Marseille en 2040 ?*"

→ Dimanche 5 juin, pique-nique place Bargemon et départ à 14h. Gratuit. theatrelacite.com



"Révisons nos classiques" avec "Accattone", le premier film de Per Paolo Pasolini, le 19 mai à 18h à l'Eden Théâtre de La Ciotat.

Voix actées

Après quatre longues années d'absence, la Biennale des Écritures du Réel revient nous parler de nous, et de nos luttes, avec une programmation tentaculaire et d'une richesse inouïe, qui s'étalera sur trois mois, et aux quatre coins de la cité phocéenne sous l'appellation « Cent voix ». On tente de récapituler le tout en compagnie de Magda Bacha, récemment arrivée au Théâtre La Cité mais déjà pleinement habitée par son sujet.

« La Cité est un théâtre qui s'invente hors des sentiers balisés. » On ne pourrait trouver meilleure formule pour décrire le théâtre niché au cœur du quartier des antiquaires, qui célèbre aujourd'hui ses vingt ans : un lieu qui ne programme pas de spectacles à l'année, une « fabrique artistique et citoyenne en interaction constante avec la ville et ses habitant.e.s ». Et on ne pourrait mieux résumer les intentions de l'équipe organisatrice de la Biennale des Écritures du Réel. Car le réel s'écrit justement hors des sentiers balisés, cheminant dans une multitude d'espaces, exposant un kaléidoscope de voix et une pluralité de points de vue, dans une volonté de « décloisonnement » qui s'applique autant à la géographie sociale (« Il s'agit de sortir des espaces culturels assignés ») qu'aux « pratiques » (créations partagées entre artistes professionnels et amateurs) ou à « la porosité entre les mondes de l'art, de l'éducation et des sciences humaines ». De fait, si le spectacle vivant est au cœur de la programmation, de nombreuses rencontres et conférences permettront de nourrir notre pensée pendant les trois mois que durera la Biennale et, on l'espère, bien après. Le format biennal et l'exceptionnelle ampleur de la manifestation sonnent d'ailleurs comme un rappel du nécessaire temps long requis par l'éducation par l'art, enjeu central de l'événement — si n'est sa raison d'être. « L'éducation par l'art aide à la conscientisation de soi, à l'expression de soi et à un début de conscience politique. Il faut s'affronter soi pour affronter le monde et l'autre... Et si on veut que ce soit un vecteur de transformation

sociale, il faut du temps, évidemment ! » D'où le choix d'étaler cette programmation pléthorique — 70 propositions et près de « cent voix » à (faire) entendre — sur tout un trimestre, en la divisant en six grandes traversées, aussi bien thématiques que (plus ou moins) chronologiques, que Magda nous aide à défricher, en attendant de les parcourir « en vrai ».

S'ÉCRIRE

Cette première traversée permet de mieux aborder la signification des écritures du réel, « un théâtre engagé, qui s'approche du théâtre documentaire en essayant d'en éviter les écueils possibles (l'essentialisation des discours, le voyeurisme...), et qui tâche de faire émerger des récits de vie multiples qui vont entrer en résonance avec des enjeux contemporains, toujours en travaillant une relation à l'autre. » Les propositions programmées ici s'inscrivent donc dans un va-et-vient permanent entre espace intime et espace politique. À l'instar du spectacle d'ouverture, *Cosmo.s* de Julie Villeneuve (les 16 & 17/03 à La Cité), qui évoque la relation de l'artiste à... son chien. « Ça permet de questionner notre relation au vivant, notre anthropocentrisme, mais aussi l'amenuisement de nos sens, de notre instinct... Elle livre des morceaux de sa propre vie qui nous permettent un passage vers l'universel. » Dans un tout autre registre, Nadège Prugnard se sert du fado pour interroger les migrations, à commencer par celle de son grand-père, qui a dû quitter le Portugal pour fuir la révolution salazariste. Puissante odyssée poétique et musicale, *Fado dans les veines* conjugue passé et présent pour parler de violence et d'amour, de

déracinement et de fraternité (les 18 & 19/03 au Théâtre Joliette).

TRAVAILLER

Ce fil thématique a pour but de questionner ce que représente le travail, les types de rapports de force qu'il met en jeu, mais aussi — et surtout — d'entendre les luttes des travailleurs. Comme celle de cet agent de sécurité qui s'engage dans la militance que Guillaume Cayet porte au plateau dans *Grès (tentative de sédimentation)*. Le jeune metteur en scène a collecté de nombreux témoignages, notamment auprès des Gilets Jaunes sur les ronds-points, afin de montrer « comment la colère peut se transformer en geste politique. » Dans une langue « très rythmée, scandée, comme un rythme d'usine », Joseph Ponthus s'est intéressé pour sa part aux intérimaires, et « au réel bien concret de l'homme à qui l'on dit, sans considération, qu'il n'a qu'à traverser la rue pour trouver du travail », comme le résume Julien Pillet, qui fera une lecture du texte À la ligne.

Et parce que, comme le rappelle Magda, « les écritures du réel, c'est aussi l'idée d'aller sur le terrain », une journée entière est prévue pour aller à la rencontre des « Fralib », ces ouvriers qui produisaient le thé Éléphant à Gémenos et qui, après 1336 jours de grève, ont réussi à sauver leur outil de production pour en faire une société coopérative, la Scop-ti, encore debout après huit ans d'indépendance.

DANSER

Voici une traversée bien particulière, puisque les voix à entendre ici n'utilisent pas de mots. Il s'agit donc de « mettre en corps les espaces intimes et de

lutte qui nous constituent », mais aussi de représenter, par la danse, la force du collectif. En témoignent les soirées consacrées au chorégraphe Bouziane Bouteldja à la Friche (les 20 & 21 avril), qui questionnera le mouvement et son/ses intention(s) en deux temps, d'abord via une création partagée avec dix-sept jeunes Marseillais autour de l'émancipation, puis avec son spectacle *Ruptures*, qui explore les motivations des mouvements migratoires de manière « très organique ».

Le chorégraphe Frank Micheletti et sa compagnie Kubilai Khan Investigations investiront eux aussi les plateaux de la Friche pour une soirée en deux temps (le 22 avril), avec le solo dansé *Black Belt d'Idio Chichava* « sur la déconstruction des idées reçues occidentalistes sur l'Afrique », puis *African Soul Power*, une invitation à s'emparer des dancefloors « pour voyager dans les sonorités de la galaxie des musiques électroniques africaines ». Une façon, aussi, de considérer la danse et la fête comme une rencontre de l'autre dans une forme de lâcher-prise collectif.

GRANDIR

« La jeunesse, ça représente 50 % de notre travail ! », affirme Magda avec enthousiasme. Tout au long de l'année, l'équipe de la Cité part en effet à la rencontre des jeunes pour questionner, avec eux, leur(s) réalité(s) via des ateliers. Depuis 2012, un partenariat privilégié s'est par exemple tissé avec les structures sociales et éducatives du quartier Consolat Mirabeau dans le 15^e arrondissement. Un bon nombre des interprètes de *Danse pour un combat* de Bouziane Bouteldja en sont d'ailleurs issus.

La metteuse en scène Karine Fourcy travaille également très régulièrement, et depuis de nombreuses années, avec des ados issus de milieux très différents. Pour cette édition de la Biennale, sa troupe livrera, avec *Et les enfants continuèrent de jouer* (quel titre !), une réflexion sur ce que c'est de grandir dans le monde d'aujourd'hui (les 14 & 15 mai à la Friche). C'est justement tout le sujet de cette traversée : faire entendre

d'autres formes artistiques. Ainsi de la lecture dessinée initiée par le scénariste et metteur en scène Vincent Zabus et l'auteur de BD Hippolyte, qui a séjourné deux mois à bord de l'Ocean's Viking (le 4 mai au Cinéma Les Variétés). À quatre mains, ils ont écrit et dessiné une fable sur l'exil, *Les Ombres*, dans laquelle fiction et reportage s'entremêlent pour témoigner du déracinement, « *de ce qui nous hante, de ce qu'on ne sera plus, de ce*



Cosmo.s de Julie Villeneuve

des voix qui n'ont d'ordinaire pas droit de cité. Magda cite en exemple Adnane, quinze ans, dont la voix s'est révélée avec les ateliers, lui qui n'sait pas parler par manque de confiance.

ACCUEILLIR

Alors que les réfugiés ukrainiens, toujours plus nombreux, commencent à trouver asile en Europe avec l'assentiment, voire l'exhortation, des gouvernements, la question de l'accueil n'en finit plus de se poser. D'autant plus à Marseille, siège de l'association SOS Méditerranée, et alors que la Mare Nostrum est devenue un cimetière marin dans l'indifférence quasi générale. D'autant plus à La Cité, où l'on n'a pas attendu la guerre en Ukraine pour faire de cette question un enjeu majeur, qui se conjugue à la fois au présent et au futur, avec les grandes migrations climatiques à venir : la Banque Mondiale estime que d'ici 2050, 216 millions de personnes seront amenées à quitter leur foyer pour échapper aux catastrophes naturelles.

Les migrations induites par le changement climatique, c'est justement le sujet de la conférence théâtralisée *Le Pas de l'autre*, co-écrite par Michel André (le fondateur de La Cité avec Florence Lloret) et le géopolitologue François Gemenne. En plus d'une version en salle tous publics (les 5, 11, 19 et 28/05 à La Cité), le spectacle partira en tournée dans quinze lycées.

Cette thématique sera aussi l'occasion pour l'équipe de la Biennale d'ouvrir l'événement à

qu'on a vu disparaître sous nos yeux en chemin »...

BIFURQUER

Cette thématique a pour but de penser le futur, en compagnie d'artistes, de philosophes, d'auteurs et d'autrices qui, « plus que d'interpréter le monde, entreprennent de le transformer. » Barbara Stiegler viendra par exemple développer le concept de « dé-démocratisation » via une critique de la gestion de la crise sanitaire (le 30 mai à l'Espace Julien), tandis que Marielle Macé questionnera l'atomisation des mots, comment ils ont été vidés de leur sens dans la langue néolibérale (le 3 juin à La Cité). De mots, il sera également question avec l'écrivain Alain Damasio, qui fera l'événement le 5 juin avec la *Marche des clameurs*, une déambulation dans la ville tentant de reconstituer la marche insurrectionnelle de son dernier ouvrage, *Les Furtifs*. Accompagné sur un char par les musiciens de Palo Alto et rejoint par une grande partie des participants de la Biennale, il tentera de « *re-poétiser l'espace urbain et faire entendre des luttes qui nous meuvent.* »

Une manifestation à la fois poétique et politique en quelque sorte, à l'image de cette Biennale polymorphe et essentielle.

CYNTHIA CUCCHI

Biennale des Écritures du Réel : du 16/03 au 12/06 à Marseille. Rens. : 04 91 53 95 61 / www.theatrelacite.com/biennale-2022

Boys don't cry

Klap programme du 17 au 26 mars la manifestation + de genres sur le principe des « spectateurices ». Il est question d'un réajustement de l'identité et de ce que désire la nouvelle génération dans son singulier et ses particularités.

Il est loin, le temps du pas compté et du placement des pieds dans une symétrie qui repousse l'ouverture des hanches au-delà du raisonnable. Le danseur est devenu un citoyen avec des revendications légitimes et des exigences sur la question du corps et de sa mise à disposition. Dans une réappropriation permanente, la danse est désormais partie prenante de la

abolir la question du sexe ou en créer un troisième ? On comprend de fait qu'y répondre serait une impasse et que seule la force des propositions est à même de nous transporter dans une expérience inédite ; un voyage où le charme de l'inconnu décroisse les concepts, la rigidité, le suranné.

En invitant la chorégraphe Olivia Grandville, Klap prolonge l'histoire d'une



Lilith de Marion Blondeau

transversalité des esthétiques et de la politique des points de vue. La question du genre s'est d'abord invitée avec force dans le synopsis d'un conflit sociétal permanent. Elle a servi d'exutoire aux polémistes, aux conservateurs, à une morale de l'immobilisme qui replacerait la France dans l'histoire de France. Dans l'essai *Gender Trouble*, la philosophe américaine Judith Butler décortique la question du genre en posant le principe d'une féminité qui ne se regarde plus à travers la question du sexe, mais dans des actes répétés et symboliques propres à créer une révolution des habitudes de la pensée. En opérant un glissement vers la scène et les errements de l'interprète, le genre devient un jeu de position et d'attitudes propre à dessiner de nouvelles géométries et des perspectives d'avenir. Simple effet de mode ou mouvement générationnel qui peut déstabiliser tout sur son passage, le genre a trouvé une niche bienveillante dans la maison de la danse qui raffole de la dissonance. Comment matérialiser l'invisibilité d'une pensée, d'une revendication ? Faut-il

danse qui se démultiplie à l'infini. Olivia Grandville, c'est une arabesque, la jambe levée dans une hauteur raisonnable, au milieu d'un groupe posé sur le sable d'un voyage exotique. De cette pièce *Necessito* de Dominique Bagouet, il reste le souvenir ému d'une joie de vivre, d'un air de la détente, proche de la paresse et pourtant, tout se tient et s'agence à travers la multiplicité des couleurs, la simplicité des vêtements, la fantaisie des propositions. Dominique Bagouet avait déjà réinventé le genre du danseur, lui redonnant la normalité de la rue et du tout un chacun, comme une invitation à les rejoindre sur scène.

Le genre est une manifestation tout azimuts d'une société qui revendique le « je ». Une prise de la parole qui trouve un écho dans sa construction et sa manifestation.

KARIM GRANDI-BAUPAIN

Festival + de genres : du 17 au 26/03 à Klap, Maison pour la Danse (5 avenue Rostand, 3^e). Rens. : www.kelemenis.fr



EDITO ▾

MUSIQUE ▾

SUR LES PLANCHES ▾

LA FUITE DANS LES IDÉES ▾

ARTS ▾

CINÉMA ▾

CHRONIQUES ▾

AUJOURD'HUI | DEMAIN | CE WEEK-END | CHOISIR UNE DATE

Q évènement, lieu, article

RECHERCHE

JEANNE ADDED

FISHBACH

EMMA PETERS

FLAVIEN BERGER



Les Ombres par Hippolyte et Vincent Zabus

Les Ombres par Hippolyte et Vincent Zabus

RUBRIQUE [ÇA PLANCHE](#) , LE MERCREDI 27 AVR 2022 DANS VENTILLO N° 463 628 Vues [SHARE](#)

Il y a quelques mois, sa couverture a peut-être accroché vos regards depuis les devantures des bonnes librairies : chromatisme bleuté, petits personnages aux visages solaires, drapés de blanc au milieu d'un bois de trop immenses écorces défeuillées, accompagnés par des figures plus spectrales : *Les Ombres*. Zabus a eu la bonne idée d'adapter son scénario — au départ théâtral — pour les planches dessinées avant de le confier aux illustrations d'Hippolyte. En résulte un conte merveilleux qui narre l'émigration avec toute la sensibilité et toute la justesse dues à ce sujet brûlant de l'humanité qui nous travaille. Atmosphère froide d'un monde violent et violet, dans des traits grêles et denses, aux intrigues en forme de métaphores, peuplées des spectres ambivalents, qui portent toutes leurs espérances et expériences au gré des péripéties. Et qui ne sont pas sans rappeler l'illustre Sans-Visage attaché à Chihiro, dans le fameux voyage de Miyazaki. Alors que la BD est sur le point de sortir en version animée, Zabus et Hippolyte en proposent une lecture dessinée, suivie d'une rencontre bienvenue avec des membres de l'association SOS Méditerranée, dans le cadre de la [Biennale des Écritures du Réel](#).

MD

> Le 4/05 au Cinéma Les Variétés (1er)

Rens. : www.theatrelacite.com/biennale-2022/

MOTS CLÉS

[bd les ombres](#) [biennale des écritures du réel](#) [cinéma les variétés](#) [Dargaud](#) [hippolyte](#) [lecture dessinée](#) [marseille](#) [migrations](#) [miyazaki](#) [sorties](#) [sortir](#) [sos méditerranée](#) [Vincent Zabus](#) [voyage de chihiro](#)

LA NEWSLETTER VENTILLO

Tous les quinze jours recevez le sommaire et le PDF du nouveau numéro

Email: Nom: [S'inscrire](#)

DERNIERS ARTICLES



[David Hochney : Collection de la Tate au Musée Granet](#)



[Grillée de Tamar Hirschfeld au Musée des Beaux Arts de Marseille](#)



[Georges Autard – Paradise Now à la Galerie Zemma](#)



[Festival La Première Fois](#)



[Festival Cinéma Télérama Enfants](#)



[Videodrome 2 veut éviter le crash](#)

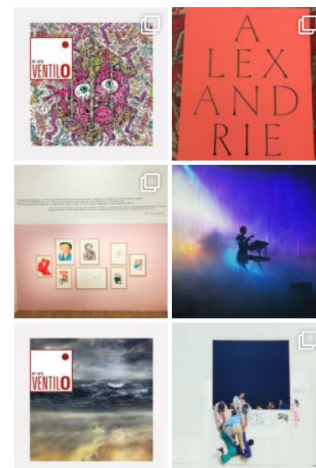


[Fatima Daas en résidence](#)



[Identité Remarquable | Alicia Edelman \(Lytta Boutique – École des Joies\)](#)

INSTAGRAM



CULTURE

« Il y a une disponibilité au monde à retrouver »

MUSIQUE & LITTÉRATURE

L'auteur de science-fiction Alain Damasio est sur scène aux côtés du guitariste Yann Péchin ce lundi 16 mars à l'Espace Julien à Marseille. Un concert de rock-fiction immersif qui nous plonge dans l'univers de son livre « Les Furtifs ».

La Marseillaise : Avec ce concert, vous mettez votre livre en musique. Est-ce une invitation à mettre l'expérience sonore au cœur de notre rapport au monde ?

Alain Damasio : Le roman est construit autour de l'idée que les furtifs naissent du son. L'un des rêves que j'avais était de considérer que ces êtres puissent produire des mélodies, des ritournelles vivifiantes, afin d'entrer en résonance et de se métamorphoser avec leur environnement. Certaines musiques détiennent une puissance sonore qui nous dépasse, qui traverse le temps et sont capables de libérer une énergie incroyable. Avec ce concert, il y a vraiment l'idée qu'en étant mis en musique et porté par la voix, le texte s'élève. Il prend une troisième dimension, avec une cadence et une rythmique qui l'épaissit. J'accorde dans mon roman une grande importance à la description des sons. Cette expérience musicale avec Yann Pechin, c'est l'écho, le prolongement auditif des Furtifs.

La toile de fond du livre est celle d'une société de contrôle auto-aliénante, rendue possible par le techno-cocon. Pouvez-vous revenir sur ce concept clef ?

A.D. : C'est pour moi le fait anthropologique majeur de notre époque. Nous avons inventé un mode d'existence social, un rapport au monde et à soi qui passe par des interfaces, une médiation numérique. Le smartphone est le premier de ces médiums : c'est la dernière chose que l'on éteint en se couchant, la première que l'on allume le matin. C'est une sorte de techno-greffe. On est bordé, entouré, recouvert, d'une couche permanente de technologies. Des chrysalides d'ondes se baladent autour de nous et dans lesquelles on laisse des traces. J'image souvent le techno-cocon comme



L'auteur de science-fiction Alain Damasio, connu pour ses romans dystopiques, cherche à éveiller les consciences et à générer le désir d'un monde autre.

PHOTO BENJAMIN BÉCHET

une espèce d'oignon technologique multicouches, où l'on épluche sans cesse avant d'aller trouver l'humain au fond. Cela a évidemment un rôle aliénant, mais également un rôle de protection, de filtre, de confort. Ce techno permet de contrôler notre monde, de régir notre environnement. On ne peut plus appréhender le monde sans penser à ce que le techno-cocon nous fait. Il nous offre un pouvoir mais nous retire une capacité d'agir. On nous a vendu l'idée que la technologie allait nous libérer. Cette promesse prométhéenne a été tenue lorsqu'on regarde tout ce à quoi nous avons accès mais elle s'est refermée sur un piège auto-addictif extrêmement puissant. L'ultra-capitalisme a pris la main sur ces technologies et nous sommes devenus le produit. Ce modèle est parvenu à infléchir nos comportements, nos goûts,

nos choix politiques... La promesse d'émancipation de la technologie s'est retournée en un mécanisme de dépendance et de manipulation.

Dans votre roman, les furtifs sont des créatures métamorphes, insaisissables. Qu'est-ce que la furtivité et que peut-on en extraire ?

A.D. : La furtivité c'est une réponse possible au techno-cocon aliénant. C'est l'envers du contrôle social assuré par nos technologies. C'est ce qui échappe à la traçabilité, à travers des mécanismes de déconnexion et d'anonymisation. Il y a également une forme de disponibilité au monde à retrouver. Celle-ci s'est perdue davantage avec le Covid, qui n'a fait qu'intensifier la distanciation sociale, à « froidir » les relations. Les univers virtuels, comme celui que Facebook est en train de créer avec le métaverse, fragilisent nos sociabilités réelles qui, à mon sens, sont précieuses à préserver.

Il y a donc un travail actif à effectuer. Il ne s'agit pas seulement de couper le techno-cocon mais de revitaliser, de retisser un lien avec le vivant, avec nos ascendances animales et végétales. C'est ce que je tente d'illustrer dans mon roman et de faire avec le lieu ouvert que je viens de créer (lire l'encadré). Nous, urbains, nous sommes devenus des grands atrophiés

« L'école des vivants » perchée dans les Alpes

Un domaine de 50 hectares situé à 1 300 mètres d'altitude dans les Alpes-de-Haute-Provence, à 30 minutes de Sisteron. C'est là où Alain Damasio a tout récemment ouvert « l'école des vivants », qui s'inscrit dans un projet politique baptisé la « Zeste », pour zone d'expérimentation sociale terrestre et enchantée. Cette « école buissonnière » entend créer « de nouvelles façons de vivre ensemble, d'habiter, de manger, de créer, de construire, de lutter ». C'est un lieu « buvard et bruisant, qui absorbe et diffuse ». Des ateliers d'art, d'écologie et politique y sont dispensés dans le but de générer une vitalité collective et de « battre le capitalisme sur le terrain du désir ».

A.D.

Plus d'infos sur www.ecoledesvivants.org
Tarif : 1200 euros la semaine, demi-tarifs possibles.

dans notre rapport aux éléments.

Comment parvenir aujourd'hui à construire un nouvel imaginaire désirable ?

A.D. : Il y a une bataille indispensable à mener sur les imaginaires, mais je considère que ce n'est qu'une étape. Les imaginaires doivent être expérimentés, prendre une forme concrète et se vivre directement. Ce dont on manque beaucoup aujourd'hui c'est des lieux où il existe des mécanismes de réintensification des liens, des lieux où les reconnections s'opèrent. Le premier boulot est de rendre ces lieux désirables pour les citoyens qui y sont éloignés. Pour cela, tous les supports médiatiques, sont indispensables : les livres, les jeux vidéo, la télévision, la radio... Avec ces médiums, on peut véhiculer des imaginaires, et également les incarner. C'est en s'identifiant à mes personnages que les lecteurs vont être traversés d'affects et de désirs et qu'ils vont vivre des potentialités de mondes autres. Mon souhait est de donner du possible au réel. Celui-ci pourrait être autre que ce qu'il est aujourd'hui. À travers mes textes, j'ouvre d'autres façons de vivre possibles et d'autres anthropologies à construire.

À l'instar des personnages, les mots s'hybrident, et se métamorphosent sans cesse. Est-ce une invitation à se transformer ?

A.D. : Quand j'utilise un médium, principalement l'écriture, j'essaie d'incarner ce que je dis. Quand j'appelle à se transformer, à devenir autre, je tente de l'illustrer dans mon art. Il faut que le lecteur sente par l'hybridation des mots, l'emploi de néologismes, de phonèmes ou d'allitération que la transformation a lieu et qu'elle est possible.

Entretien réalisé par Arnaud Deux

« Les Furtifs », un roman subversif

Un futur proche où nos villes et vies sont contrôlées jusqu'à l'intime par le pouvoir marchand, une société qui ne distingue plus le réel du virtuel : voici la France dystopique des années 2040 dans laquelle nous plonge Alain Damasio avec son roman *Les Furtifs* (La Volte). Les personnages y traquent les furtifs, des créatures métamorphes, faites de sons et insaisissables.

À travers la recherche de sa fille étrangement disparue, Lorca part à la découverte d'un monde autre, libre, que le capitalisme de surveillance n'a pu saisir. Ce livre questionne notre rapport au monde et à la modernité et offre un imaginaire désirable qui nous invite à revitaliser nos liens avec nous-mêmes et le vivant. **A.D.**